s'est posée en répondant très vite qu'il fallait faire table rase du passé… Méfiance donc envers les idéologies qui font le bonheur des hommes malgré eux, parce qu'elles savent ce qui est bon pour les autres. La tentation serait-elle donc celle d'un érémitisme forcené, d'un cynisme exacerbé ? Nous n'y croyons pas pour une seule raison : à quoi sert le livre s'il faudrait penser que rien ne peut advenir ? Autant arrêter de lire, d'écrire et contempler le spectacle risible de la chute. Non, le monde se sauve, s'il doit se sauver, par la présence indubitable de l'art et du livre, par la force encore grande de la parole, par les formes d'une transcendance de la langue, et c'est pour cette raison que le marché a investi la littérature, parce qu'elle représente ce qui s'en détache le plus. Il lui faut donc œuvrer, non pas pour la faire disparaître, mais pour la dévoyer, pour la recouvrir d'une prétendue pensée offerte à tous, pour des romans et des récits apprêtés comme de la bouillie pour des enfants nubiles, bouillie ou plutôt « petits pots », car le mot est déjà obsolète.

Que reste-t-il donc après avoir déconstruit le veau d'or de la pensée ? Cyril Huot y répond, peut-être malgré lui. Il demeure, après la lecture de ce livre, le sentiment d'un sourire, voire d'un éclat de rire face aux errances et travers de notre époque. L'humour de la dénonciation est ici porté à son apogée, par exemple dans une page consacrée à « l'*ego* infantile » d'un ancien président de la République, dans bon nombre d'évocations rejoignant le plus souvent une poésie du quotidien, celles des souvenirs et des images fugaces du passé. Composé de chapitres courts – ce qu'exclut la philosophie verbeuse –, ce *Journal de guerre*, une fois refermé, nous laisse le goût de l'inachevé du monde. Il y a encore du chemin à faire pour se défaire d'une médiocrité ambiante, mais le fait de se poser la question prouve qu'un horizon se découvre devant nous.

Jean-Yves Casanova